

M
I
C
H
E
L

J
O
B
I
N

LA NÉBULEUSE *iNSIEME*

e me
tional

ALIRE

LA NÉBULEUSE INSIEME

DU MÊME AUTEUR

La Trajectoire du pion. Roman.

Beauport : Alire, Romans 047, 2001.

LA NÉBULEUSE INSIEME

MICHEL JOBIN



Illustration de couverture : BERNARD DUCHESNE

Photographie : SOPHIE LAVERDURE

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageeries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine,
94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum Benelux S.A.

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve
Tél. : 00 32 10 42 03 20
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} dépôt légal : 4^e trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2005 ÉDITIONS ALIRE INC. & MICHEL JOBIN

10 9 8 7 6 5 4^e MILLE

Pour Sophie, Viviane et Évelyne

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE	
<i>EDWARD DALLIWELL</i>	1
DEUXIÈME PARTIE	
<i>SURAYUD KONTHO</i>	51
TROISIÈME PARTIE	
<i>MONTRÉAL</i>	85
QUATRIÈME PARTIE	
<i>BANGKOK APPELLE LONDRES</i>	127
CINQUIÈME PARTIE	
<i>LES DÉBUTS D'INSIEME</i>	175
SIXIÈME PARTIE	
<i>PLEINS FEUX SUR INSIEME</i>	207
SEPTIÈME PARTIE	
<i>SCRS vs GRC</i>	249
HUITIÈME PARTIE	
<i>LES DÉBUTS D'UN HOMME D'AFFAIRES</i>	301
NEUVIÈME PARTIE	
<i>L'ENVOL D'UN HOMME D'AFFAIRES</i>	353
DIXIÈME PARTIE	
<i>LA CONSÉCRATION D'UN HOMME D'AFFAIRES</i> ...	399
ONZIÈME PARTIE	
<i>L'UNION FAIT LA FORCE</i>	429
ÉPILOGUE	621

PREMIÈRE PARTIE

EDWARD DALLIWELL

LONDRES, KENSINGTON PARK, VENDREDI 10 MARS 2000

Bob Boudrias visse un silencieux sur le canon de son Beretta 9 mm. À ses côtés, Gordon Merkel – Flash pour les intimes – joue du crochet dans la serrure de la lourde porte. Quelques secondes plus tard, un léger déclic se fait entendre. Bob adresse un regard admiratif à son équipier et les deux hommes pénètrent sans bruit dans le luxueux appartement d'Edward Dalliwell, OBE¹.

Un filet de Beethoven les attire jusqu'au salon où l'éminent avocat, les yeux mi-clos, savoure un verre de vin, confortablement assis dans un fauteuil de cuir. En rouvrant les yeux, l'avocat a la surprise de croiser le regard de deux inconnus. Ainsi que celui d'un revolver.

Flash, le plus petit des deux, lui enjoint de rester immobile en portant l'index à ses lèvres. *Chhhhut!* Visage fermé et anguleux, crâne rasé, il dépose sa serviette de cuir noir sur le plancher de lattes et se dirige vers la table basse posée devant Dalliwell. Ce dernier, stupéfait, regarde l'intrus saisir la bouteille et la faire pivoter pour consulter l'étiquette. Sassicaia 1988. Brusquement, un large sourire vient chasser la morgue habituelle du visage de Flash.

¹ OBE: *Officer of the British Empire.*

— *Bloody hell!* Du Sassicaia! Et un bon millésime, en plus! s'écrie-t-il avec son accent de l'*East End* londonien. Tu bois ça tout seul, mon salaud?

Bob Boudrias, surpris par les effusions de son collègue, réplique :

— *Crisse*, ça prend bien du vin pour t'énerver, Flash! Laisse ça, on est ici pour faire une job.

— Qui êtes-vous? bredouille Dalliwell, transi de peur.

Flash prend le relais :

— Ce n'est pas vraiment important, qui on est.

Son visage est redevenu impénétrable. Il repose la bouteille sur la table à café et récupère sa serviette de cuir.

— Ouais, poursuit Boudrias. L'important, c'est que toi, tu es Edward Dalliwell.

L'avocat montre un signe de défaillance.

Flash le toise aussitôt :

— Attention, Dalliwell! Tu ne veux pas renverser ce vin-là! Si j'étais à ta place, moi, j'en profiterais.

— En tout cas, poursuit Boudrias, je ne sais pas ce que tu as fait, Eddie, mais il y a quelqu'un qui t'en veut en *ostie*! Normalement, ce serait déjà fini, mais le Boss veut qu'on fasse une petite mise en scène, hein, Flash?

Ce dernier hoche la tête en guise d'approbation avant de jeter d'un geste désinvolte une poignée d'effets en cuir noir aux pieds de Dalliwell.

— Tu te déshabilles et tu enfiles ça.

— Écoutez, on peut sûrement s'arranger... esquisse Dalliwell.

Boudrias coupe court à cette tentative. Du canon de son arme, il fait signe à Dalliwell de se lever. L'avocat vide son verre d'un trait – sous l'œil approbateur de Flash – et s'exécute. D'une main tremblante, il déboutonne sa chemise puis la retire. Arrivé au pantalon, il marque une pause, embarrassé.

— Tu enlèves tout, commande Flash.

Dalliwell obéit. Le tremblement incontrôlé de ses mains a maintenant gagné tout son corps. Une fois dévêtu, il affiche un air proprement ridicule. Petit et rondouillet, son ventre mou et pendant cache presque son sexe ramolli. Flash lui décoche un regard méprisant.

— Tu as l'air d'avoir froid, Eddie.

— Mets donc ce qu'on t'a apporté, ajoute Boudrias.

Sans quitter les deux hommes des yeux, Dalliwell se penche pour ramasser les pièces de cuir. Il les retourne plusieurs fois dans ses mains avant de réussir à les enfiler avec des gestes gauches. Quelques instants plus tard, le tableau est complet: Dalliwell arbore l'attirail ridicule du parfait petit sadomaso. Jambières en cuir noir ouvertes sur les fesses, sangles cloutées et chaînes assorties. Satisfait, Boudrias lance à son collègue:

— Je te l'avais dit qu'il devait faire du 44!

Flash concède.

— Je m'occupe de la salle de bain, lâche ce dernier avant de disparaître.

Après avoir traversé le vaste appartement, le criminel pénètre dans la salle d'eau où il entreprend de libérer un peu d'espace sur les rayons encombrés de la pharmacie. Il y a là une bonne douzaine de flacons de pilules de toutes les couleurs ainsi que des pommades et des bandages pour une armée. Flash se fait la réflexion que ce type doit être un foutu hypocondriaque. Après avoir déplacé une bouteille de sirop pour la toux sur la tablette des ouates et pansements, il tire deux flacons de sa poche: ecstasy et Viagra, sans ordonnance, bien sûr. Avant de les ranger dans la pharmacie aux côtés des autres fioles de Dalliwell, il prend soin de prélever deux comprimés, un de chacun.

À l'étape suivante de sa petite excursion – la cuisine –, Flash repère vite ce qu'il cherchait: une chaise droite d'apparence solide. Juste comme il allait l'emporter

au salon, un objet autrement plus intéressant attire son regard. Un cellier réfrigéré. Il dépose la chaise et s'approche.

Une bonne centaine de bouteilles y reposent à température idéale. Juste à côté, sur le comptoir de granit, se trouve un livre à reliure de cuir et tranche dorée. Flash soulève la couverture. Un carnet de dégustation. Il le feuillette rapidement. Que du bon. Que du très, très bon. Mouton-Rothschild, Opus One, Brane-Cantenac, Chasse-Spleen, Cheval-Blanc, Cos d'Estournel... Le cœur battant d'anticipation, Flash ouvre la porte vitrée du cellier et examine les bouteilles une à une. *Bloody hell! Quel pactole!* Fasciné, il prend le temps d'examiner ces joyaux et de les soupeser tout en laissant échapper malgré lui des murmures admiratifs. Un tel trésor vaut bien la peine, pour une fois, de déroger à la règle cardinale qui veut qu'on ne vole jamais rien chez une victime.

Tant qu'à prendre une seule bouteille, autant choisir la bonne. Après bien des hésitations – la demi-bouteille d'Yquem 1967, le Pétrus 1962? –, Flash opte finalement pour un Château Palmer 1945. Une fois le grand cru glissé dans la poche de son pardessus, il prend la chaise et retourne au salon en frissonnant de plaisir.

Bob Boudrias l'accueille sèchement.

— Tu en as mis du temps !

— *Nevermind*, se contente de répondre Flash en plaçant la chaise sous l'imposant lustre accroché au milieu de la pièce.

— Il est temps qu'on en finisse, continue Boudrias. Regarde ce qu'il a fait.

Une grande flaque d'urine souille le plancher aux pieds d'Edward Dalliwell.

Dans sa serviette, Flash récupère une corde en nylon jaune. Il la tend à son complice. Un nœud coulant est

déjà formé à l'une des extrémités. Depuis le temps qu'ils font équipe, la répartition des tâches a toujours été claire entre eux. Avec ses six pieds deux pouces et sa carrure de lutteur, Bob se charge des travaux physiques. Il échange son arme avec Flash et monte attacher le câble à l'anneau d'ancrage du lustre. Après avoir testé avec satisfaction la solidité de l'ensemble, il redescend.

Flash, quant à lui, tend les deux comprimés à Dalliwell.

— Allez, on avale !

Dalliwell hésite.

— Prends une gorgée de vin, si ça peut t'aider, grince Flash.

Sous la menace du revolver, l'avocat s'exécute. Il avale les deux comprimés et boit une longue gorgée de Sassicaia en tremblant, à même le goulot.

— OK, monte là-dessus maintenant, fait Boudrias en désignant la chaise.

Fouetté par la précipitation des événements, Dalliwell sort enfin de sa catatonie pour entamer la plaidoirie la plus importante de toute son existence.

— Je peux vous donner de l'argent...

Sa voix est implorante et manque d'assurance. Flash et Boudrias hochent la tête.

— Combien vous êtes payés pour faire ça ? Je peux doubler le montant, le tripler, je peux vous donner ce que vous voulez. Je suis riche...

Boudrias l'interrompt brutalement en l'empoignant des deux mains par la gorge. Surpris, Dalliwell essaie de résister, mais en vain. Son assaillant est grand et fort, il a une plus longue portée que lui. Bob soulève facilement l'avocat de terre et l'installe debout sur la chaise. D'un mouvement vif, il se libère ensuite une main qu'il utilise pour lui passer le nœud autour du cou. Flash assène alors le coup de grâce en faisant basculer la chaise tandis que Boudrias recule d'un pas.

Le visage révolté, Dalliwell bat frénétiquement l'air des pieds, quelques pouces à peine au-dessus du sol. Il a beau porter les mains à son cou, chaque ruade ne fait que resserrer davantage l'étau qui l'étouffe. Rien à faire. Il ne trouve pas de prise. Ne parvient pas à soulager l'énorme pression qui lui fait exploser la tête.

— *Crisse*, je ne comprendrai jamais pourquoi ils ne nous permettent pas de les tirer ! lâche Bob tout en regardant Dalliwell se tortiller.

— *Indeed*. C'est plutôt navrant de mourir ainsi.

— On a combien de temps avant la prochaine job ? demande Boudrias tout en dévissant le silencieux de son Beretta.

Flash lui répond sèchement.

— Si tu espérais prendre des vacances, oublie ça tout de suite, Bob.

Depuis que le Boss a entrepris de faire le ménage, les deux équipiers n'ont guère eu le temps de souffler. À titre de bras droits du grand patron, ils ont hérité de la charge de coordonner les opérations de repréailles en plus d'avoir à s'occuper personnellement de quelques tâches névralgiques, comme l'exécution de maître Edward Dalliwell. En temps normal, Flash aurait délégué un simple homme de main ; il en supervise plusieurs qui auraient très bien fait l'affaire. Mais le Boss a insisté pour qu'ils s'en chargent eux-mêmes.

Bob Boudrias revient à la charge.

— Je ne parle pas de prendre deux semaines *off*, Flash, mais il me semble qu'une couple de jours ne feraient pas de tort. Je commence à être fatigué.

— Tu es fatigué parce que tu manges mal et que tu bois trop, Bob.

— Laisse-moi tranquille avec ça. Si tu veux manger comme un lapin, c'est de tes affaires. Moi, je n'ai rien contre la viande.

— Ce n'est pas juste une question de viande, Bob. Dans ton alimentation, ce qui se rapproche le plus des légumes frais, c'est les frites.

Bob Boudrias balaie la remarque de Flash du revers de la main. Son laïus au sujet de l'importance capitale de bien s'alimenter, il l'a entendu assez souvent. L'autre n'arrête pas de lui casser les oreilles avec ça.

— Ma fatigue, elle vient bien plus de tous ces voyages en Asie. Le maudit décalage horaire, je suis plus capable !

— *Well*, prends ton mal en patience, Bob, parce qu'on retourne en Thaïlande demain.

— Ah ! *fuck* ! Pas encore !

— Le temps file. On n'en a plus beaucoup pour préparer la prochaine opération.

— Justement, si on veut être à la hauteur, il me semble que des petites vacances ne feraient pas de mal.

Flash répugne à l'admettre, mais il commence lui-même à être un peu fatigué. Les dernières semaines ont été surchargées. Depuis qu'il travaille pour le Boss, il n'a jamais eu à se décarcasser autant. Pas qu'il s'en plaigne, bien au contraire. Avec Bob, il profite de la situation pour asseoir sa position et consolider son pouvoir. Et cela porte fruit. Il a noté le changement dans le regard de ses subalternes : là où il devinait du respect et de la crainte, il voit maintenant carrément de la peur et de l'envie. La brutalité avec laquelle Bob et lui ont entrepris d'éliminer la dissidence n'y est sûrement pas étrangère. En professionnel aguerri, Flash a depuis longtemps assimilé les règles du milieu ; il sait que la loi du plus fort est la seule qui compte. On exerce le pouvoir ou bien on le subit. En relevant dorénavant directement du grand patron, il jouit d'une latitude et d'une liberté que tous ses hommes lui envient. Sans compter que, par la même occasion, sa part des bénéfices a augmenté de façon substantielle.

Après réflexion, Flash se dit que Bob n'a peut-être pas tout à fait tort. Ils ont accompli du bon boulot, une petite pause leur ferait sans doute le plus grand bien avant qu'ils attaquent la suite.

— Deux jours à Phuket ? avance-t-il.

— Là, tu parles ! répond Boudrias avec un large sourire.

— Il va quand même falloir travailler un peu, commencer à planifier le coup de Bangkok...

— Avec une bière froide à la plage, je n'ai pas de problème avec ça !

Pendant que les deux équipiers discutent, Dalliwell a fini par rendre son dernier souffle. Les yeux exorbités et le visage bleui, il s'est immobilisé au bout de sa corde qui oscille maintenant avec le mouvement régulier d'un pendule. Sans dire un mot, Flash et Bob Boudrias ramassent leurs affaires, jettent un dernier coup d'œil au salon pour s'assurer qu'ils n'ont rien oublié et quittent l'appartement en prenant bien soin de verrouiller la porte derrière eux.

LONDRES, SAMEDI 11 MARS 2000

Le *Detective Chief Superintendent* Henry McTavish de Scotland Yard arbore sa gueule des mauvais jours. Un coup de fil impromptu vient de le tirer du lit, un samedi matin. Normalement, il est en congé. « Tu dois venir au 38, Kensington Park, c'est très important. » Dan, son assistant, n'a même pas été foutu de lui dire pourquoi. « Je ne peux pas te le dire au téléphone, nous t'attendons. »

Henry a essayé de ne pas réveiller Rose, sa femme, mais elle a toujours eu le sommeil léger. « Tu veux que je te prépare à déjeuner ? » lui a-t-elle demandé aussitôt qu'il a déposé le téléphone. Chère Rose. Il a presque dû se battre pour qu'elle accepte de rester au lit. « Je n'ai pas le temps, merci. Je déjeunerai plus tard », lui a-t-il dit en s'habillant.

Ensuite, il est descendu au garage. Comme d'habitude, avant de monter dans sa Rover, Henry ne peut s'empêcher de s'attarder quelques instants devant sa Jaguar, une épave de E type 1965 décapotable, acquise il y a déjà plus de cinq ans. Rose l'avait traité de fou à l'époque, et pour cause. La biplace est dans un sale état : carrosserie rouillée et toute cabossée, moteur explosé qui n'a pas tourné depuis des lunes, roues à broches à moitié effondrées, sellerie de cuir transpercée par les rongeurs. Mais Henry n'en a eu cure puisqu'il avait eu le coup de foudre pour cette voiture, le rêve de son adolescence. Bien sûr, la restauration de cette ruine va exiger énormément de travail, mais c'est précisément pour cette raison qu'il l'a acquise. Ce sera son premier long projet, à sa retraite. Depuis, la présence de cette voiture tout près dans le garage alimente ses fantasmes, lui permet de rêver et de s'évader. Dans sa tête, il a déjà passé en revue des milliers de fois chacune des étapes de la restauration. Le démontage intégral des panneaux de carrosserie, leur ponçage au jet de sable, la rectification patiente des courbes gracieuses de la Jaguar au maillet de carrossier, centimètre carré par centimètre carré, la reconstruction méthodique du moteur et de la transmission avec des pièces d'origine retrouvées une à une dans les foires de campagne et les magazines spécialisés... Sans avoir encore travaillé dessus une seule heure, il peut déjà imaginer le résultat, admirer la chute du long capot plongeant de la Jaguar

sous une nouvelle couche de peinture luisante. Dans son esprit, tout est là. Et s'il doit y consacrer un an, il le fera avec plaisir. Deux ans ? Encore mieux ! Aujourd'hui plus que jamais, il est content de pouvoir compter sur cette bouée. Parce qu'il en a de plus en plus marre de son boulot. À cinquante-sept ans, il est prêt à tout plaquer. Ne lui manque d'ailleurs que huit mois pour atteindre quatre-vingt-dix points (cinquante-huit ans + trente-deux années de service) et une pleine retraite. La date est déjà encerclée dans son agenda : 24 novembre 2000.

La porte du garage s'ouvre sur un petit matin froid et humide. À bord de sa Rover, McTavish rejoint vite la M25 en direction de Londres. Mine de rien, quand il y repense, il trouve qu'il s'est plutôt bien débrouillé. Il a eu le flair d'investir dans l'immobilier quand le marché était à plat dans les années 70. Maintenant, le Surrey est hors de prix ; s'il ne percevait pas les loyers de sa dizaine de propriétés, il ne pourrait même pas se payer sa propre maison de Guildford. Tant mieux. Sa retraite, avec Rose, sera paisible et confortable.

Car s'il a jadis aimé son métier avec passion, ce n'est plus le cas aujourd'hui. À Scotland Yard, le jeu politique est devenu omniprésent. Les enquêteurs sont maintenant davantage jugés pour leur talent de relationnistes que pour leurs qualités professionnelles propres. Des caniches, obligés de faire le beau pour attirer l'attention de la direction, pense McTavish qui, lui, est un enquêteur de la vieille école. Il a atteint le sommet de l'échelle en s'en tenant à sa méthode. S'il était une verte recrue en cette triste époque, il estime qu'il n'aurait pas une chance sur un million.

En attendant de prendre une retraite bien méritée, il trouve tout de même du réconfort dans les quelques avantages reliés à sa fonction et à son statut. Par exemple, il participe à des comités de travail d'Interpol

qui lui donnent l'occasion de voyager un peu – dans deux semaines, il y aura une conférence sur le blanchiment d'argent à Montréal – et de se consoler. En effet, la planète entière semble avoir basculé dans le monde insipide des relations publiques et de la rectitude politique.



Arrivé au 38, Kensington Park, McTavish gare sa Rover entre une Mercedes S500 noire et le camion de la morgue. Donc il y a eu mort d'homme. L'inspecteur travaille surtout pour la division des crimes économiques, mais on fait souvent appel à lui pour toutes sortes d'enquêtes. Durant sa longue carrière, il a connu du succès partout, alors les répartiteurs n'hésitent jamais à lui confier une nouvelle affaire qui s'annonce délicate, même si elle ne relève pas directement de sa division. McTavish, lui, pense qu'on le fait aussi souvent surtout pour l'emmerder. Il n'a pas tort. À Scotland Yard, il ne s'est pas fait que des amis.

À l'appartement 112, Dan Cossett, les yeux cernés, le teint rendu verdâtre par le manque de sommeil, fait signe à son patron de le suivre.

— Dan, tu as l'air d'un mort-vivant.

— Le petit n'a pas très bien dormi cette nuit.

— Encore ?

— Je suis rendu comme un alcoolique anonyme, Henry : je prends les nuits une à la fois.

McTavish, qui n'a pas eu d'enfant, pose une main amicale sur son épaule. Depuis la naissance du petit Oliver, on peut dire que son assistant ne l'a pas eue facile.

— Alors, qu'est-ce qu'on a ici, Dan ?

— Je pense que ça va être chaud, Henry.

Ensemble, McTavish et Cossett traversent le vestibule carrelé de marbre noir et blanc pendant qu'un planton continue de monter la garde à l'entrée de l'appartement. Le *Detective Chief Superintendent* découvre un lieu vaste qui respire l'opulence. En longeant le couloir central, il ne peut s'empêcher de jeter un bref coup d'œil aux pièces qui défilent, spacieuses et décorées avec recherche : les sculptures inuits y côtoient aussi bien les tableaux figuratifs que le pop art et l'art contemporain. Ce foisonnement éclectique aurait pu paraître éparpillé, mais il suggère plutôt l'audace. Qui que ce soit, le propriétaire est (ou peut-être était – après tout, il y a un camion de la morgue en bas) riche et plutôt culotté. *Très réussi*, pense McTavish avant d'entrer au salon avec Cossett.

À la vue du corps inerte pendu au plafonnier, l'enquêteur a un léger haut-le-cœur. Même après toutes ces années, la vue d'un cadavre amoché lui retourne encore un peu l'estomac. Une moue de dégoût au visage, McTavish s'approche. Sanglé de cuir et de chaînes, ce type ne réservait manifestement pas ses audaces qu'à l'art ou à la décoration intérieure. Un photographe du service est déjà en train de le mitrailler sous tous les angles pendant que des techniciens en scène de crime examinent la pièce avec attention. Henry McTavish se tourne vers Dan Cossett.

- Qui est-ce ?
- Maître Edward Dalliwell.
- Oh, merde !

McTavish commence à comprendre pourquoi on lui a confié cette affaire : un beau paquet d'emmerdes en perspective. Il s'approche un peu plus du corps. Derrière le spectacle dégoûtant des yeux exorbités, de la peau du visage noircie et de la langue pendante, il croit effectivement reconnaître Edward Dalliwell, conseiller spécial

du Workers Party, avocat d'affaires émérite et personnalité publique bien en vue.

McTavish prend tout son temps pour l'observer. Il tourne autour en le balayant du regard de haut en bas, l'esprit à l'affût du moindre détail.

— Beau spécimen, n'est-ce pas, *Detective Chief Superintendent* ?

Ah non, pas lui... McTavish se retourne pour apercevoir Clyde O'Connor, le coroner du peuple, chouchou des médias en général et des tabloïds en particulier, qui vient vers lui en arborant un rictus moqueur. Rien pour chasser la moue de dégoût de son propre visage.

— O'Connor, si j'avais su, je pense que je serais resté chez moi.

— Merci, Henry, moi aussi ça me fait plaisir de travailler avec toi.

Les deux hommes se dévisagent. Des vieux de la vieille qui se détestent copieusement. Leur inimitié remonte au déluge – il y a plus de vingt ans – quand une fuite dans les médias avait fait capoter une affaire à laquelle ils étaient tous deux assignés. McTavish était persuadé qu'O'Connor en était responsable. Le coroner a toujours eu la réputation de brûler la chandelle par les deux bouts et d'avoir un peu trop d'amis du côté de la presse populaire de Fleet Street. McTavish ne s'était pas gêné pour le lui dire et l'affrontement verbal avait vite tourné à la bousculade. Depuis, ils ne peuvent pas se piffer. Selon McTavish, si O'Connor consacrait seulement un dixième de ses efforts de relations publiques à son travail de « dépeceur », comme il a l'habitude de le qualifier, les tiroirs réfrigérés de la morgue ne resteraient pas pleins bien longtemps. Quant à O'Connor, à ses yeux, McTavish est un fossile, un enquêteur zélé et imbu de lui-même, incapable de la moindre légèreté. Ironiquement, entretenue par sa

maîtrise peu commune du clip de sept secondes qui passe bien aux nouvelles, la renommée du coroner a fini par le rendre intouchable. Au sein de Scotland Yard, personne, pas même McTavish, ne serait assez fou pour songer un seul instant à s'attaquer à lui. La riposte, avec ses petits copains de la presse, serait terrible car, mieux que personne, Clyde O'Connor sait que tous les officiers et les agents du service ont au moins un squelette dans leur placard. McTavish, lui, n'en a rien à foutre ; il s'est fait une idée au sujet du coroner, et quand Henry McTavish se fait une idée sur quelqu'un, c'est rare qu'il en change.

— As-tu remarqué qu'il était mort, au moins ? lance l'inspecteur avec un mouvement de la tête vers le macchabée.

— Et toi, ça va ? Tu n'as pas besoin que je te donne une Grivol ? répond O'Connor qui connaît bien les petites faiblesses de son adversaire.

Avant que la situation ne dégénère, Dan Cossett s'interpose avec fermeté entre les deux hommes :

— Messieurs, je n'ai pas envie de passer la journée ici, alors pourquoi est-ce qu'on ne s'en tient pas au boulot ?

— Tu as raison, le jeune, approuve O'Connor, on va faire ça.

Le coroner se tourne alors vers McTavish.

— La mort remonte à moins de vingt-quatre heures, probablement autour de dix ou douze.

— Ça colle avec ce que dit sa gouvernante, confirme Cossett. Elle l'a trouvé ce matin en arrivant. Elle avait congé hier soir.

— Elle est encore ici ? demande McTavish.

— Dans la cuisine.

— Je vais aller la voir tout à l'heure.

Puis, s'adressant au coroner :

— Qu'est-ce que ça te dit ?

— Bof, à première vue, un cas de routine : mort accidentelle par strangulation en essayant de se taper l'orgasme du siècle. C'est une pratique assez courante. La privation d'oxygène décuplerait le plaisir sexuel, à ce qu'on dit. Il aura seulement été imprudent, c'est tout.

L'inspecteur émet un grognement :

— Pratique courante, pratique courante... C'est quand même devenu un foutu monde !

En effet, Dalliwell, l'avocat flamboyant et respecté, ne projetait pas vraiment l'image d'un sadomaso, mais cela ne veut rien dire. Au cours de sa longue carrière, McTavish a tout vu, et s'il entretient une seule conviction, c'est celle que l'être humain est capable de tout. Il se souvient d'un cas, entre autres, alors qu'il était jeune officier. Une de ses premières affaires de meurtre. La sombre affaire du révérend Hemsley, comme l'avait surnommée la presse à l'époque. Des jeunes garçons avaient commencé à disparaître des environs d'Oxford, plus d'une dizaine en moins d'un mois. Évidemment, la psychose s'était vite emparée de la population. Scotland Yard avait consacré des ressources sans précédent à cette enquête, mais comme c'est souvent le cas, une simple erreur de la part du criminel avait mené à son arrestation. Le révérend Paul Hemsley, en poste à la United Church de Bury St. Edmunds, avait réussi à faire monter une onzième victime dans sa voiture et à l'emmener dans un boisé à l'extérieur de la ville pour la violer. Alors qu'il était en train d'étrangler le jeune garçon, ce dernier avait réussi à mettre la main sur une pierre et à assommer le prêtre. McTavish avait fait partie du groupe qui avait arrêté Hemsley. Avant d'être emmené, le révérend avait eu le culot de lui demander : « Avez-vous des péchés à expier, mon fils ? » McTavish s'était tout juste retenu de ne pas lui enfoncer le visage.

— Y a-t-il des marques de violence sur le corps ?

— En apparence, non. Mais on verra mieux à l'autopsie.

— Je veux les résultats sur mon bureau lundi matin.

— Ça va coûter cher en temps supplémentaire, prévient O'Connor.

— Rien à foutre.

McTavish se tourne vers Dan.

— Tu n'aurais pas une paire de gants ?

McTavish enfle les gants de latex que lui tend son assistant avant de se pencher sur la table basse et de saisir la bouteille de vin qui s'y trouve. Il la tourne pour lire l'étiquette. Sassicaia 1988. Eh bien, il ne buvait pas n'importe quoi, Dalliwell ! Il reste encore un bon tiers du précieux liquide au fond du contenant de verre. L'inspecteur le porte à son nez pour le renifler. Évidemment, le vin est oxydé. *Quel dommage... Une si grande bouteille.* Il se tourne ensuite vers le coroner :

— Tu me feras aussi une analyse toxicologique de ça.

Puis il reporte toute son attention sur le cadavre de Dalliwell durant de longues minutes. L'inspecteur connaît la valeur du temps, sait à quel point il est important de s'imprégner des moindres détails d'une scène de crime. Les jeunes ont maintenant trop tendance à se fier aux photos et aux éléments techniques. Bien sûr, ils ont leur utilité, il ne le conteste pas, mais rien ne remplace l'observation patiente et méticuleuse des lieux, quand tout est encore en l'état, que rien n'a bougé. Il est alors possible, pour un enquêteur expérimenté, de *ressentir* la scène, d'une façon similaire au joueur d'échecs chevronné qui est capable de *ressentir* une position simplement en l'observant dans sa globalité sur le plateau, sans avoir à l'analyser de façon consciente. L'inspecteur s'est efforcé d'inculquer cette notion à Dan, et il est plutôt fier de lui. Sur ce plan, après

des années d'apprentissage, son adjoint est presque devenu son égal. Il lui en fait d'ailleurs régulièrement la preuve :

— Il a dû s'en donner du mal, Dalliwell, pour aller attacher sa corde là-haut.

McTavish pensait exactement la même chose que son assistant.

— À vue de nez, il ne fait pas plus de cinq pieds quatre ou cinq pieds cinq. Même une fois monté sur la chaise, ça n'a pas dû être facile pour lui de rejoindre l'anneau d'ancrage du lustre.

— Peut-être qu'il y est parvenu en s'étirant, sur le bout des pieds.

— Ouais, mais s'il voulait seulement « jouer à un petit jeu », il aurait quand même pu attacher sa corde n'importe où, sur un meuble par exemple. Il n'avait pas à le faire au plafond.

— On verra bien. Je fais prendre les mesures exactes. Est-ce que quelque chose d'autre retient ton attention ?

— Non, pour l'instant ça va.

McTavish interpelle O'Connor, qui était allé discuter avec un technicien à l'autre bout de la pièce en attendant qu'on lui fasse signe.

— C'est bon, tu peux venir le décrocher.

L'inspecteur retire ses gants de latex et se dirige vers la cuisine avec Cossett.

La gouvernante de Dalliwell est assise derrière l'îlot central avec un jeune officier qui tente tant bien que mal de la rassurer. Plutôt mal que bien, d'ailleurs. La pauvre femme sanglote, le visage à demi enfoui dans un mouchoir.

— C'est horrible ! Pauvre monsieur Dalliwell...

Henry McTavish fait signe à l'officier de les laisser seuls, puis il s'approche doucement de la dame éplorée. Cossett le regarde faire avec attention. Son patron, qui

peut être cassant et autoritaire comme pas un, emprunte sa voix la plus douce pour s'adresser à la femme.

— Madame, je me présente, Henry McTavish de Scotland Yard. J'aimerais, si vous le permettez, vous poser quelques questions.

La gouvernante lève le regard vers lui. En l'apercevant, elle semble tout de suite se calmer. Dan a souvent constaté ce phénomène. Même son petit Oliver, quand le patron l'a pris dans ses bras pour la première fois, s'est sagement blotti contre lui et s'est endormi presque instantanément. Il semble que les gens lui reconnaissent d'instinct une grande autorité ; le simple fait de parler avec lui les apaise. Dan ne sait trop à quoi cela est dû. À son physique ? Plutôt grand, avec un visage carré, des yeux noirs, une chevelure grisonnante et un nez plat, il projette une indéniable image de solidité et de stabilité. De sollicitude aussi. Quand il parle à des gens frappés de plein fouet par des événements tragiques, il leur consacre vraiment toute son attention. Cela ne manque jamais d'épater Cossett. Surtout qu'il connaît bien son autre visage.

— Bien sûr, allez-y, répond la femme en reniflant.

— Quand vous êtes arrivée ce matin, est-ce que la porte d'entrée était verrouillée ?

Durant leur court entretien, McTavish apprend que la serrure était fermée à clé, que la gouvernante ignorait tout des pratiques déviantes de son patron, qu'elle n'avait jamais vu un tel accoutrement dans ses tiroirs, que monsieur Dalliwell vivait seul, qu'il n'avait pas de compagne stable depuis un bon moment mais qu'il fréquentait plusieurs jeunes femmes, au gré des occasions. McTavish acquiesce à cette dernière remarque. Il se souvient d'avoir souvent vu l'avocat en charmante compagnie dans les pages sociales du *Times*. Dalliwell avait même fréquenté cette actrice, comment s'appelle-t-elle

déjà ? qui jouait le rôle de Fiona dans la série *On The River Banks*.

Après avoir fini d'interroger la domestique, McTavish ne peut s'empêcher de penser au raffut que la mort de Dalliwell ne manquera pas de causer. En plus d'être un membre influent de la haute société londonienne, l'avocat était bien connu du peuple. Véritable consécration, les tabloïds l'avaient même affublé du surnom de *Cheeky Eddie* en raison de sa propension à afficher en toutes circonstances et sur toutes les tribunes une souriante et vigoureuse estime de lui-même.

McTavish est d'ailleurs surpris que les médias ne se soient pas encore pointés. Avec O'Connor affecté à l'affaire... S'il a un peu de chance, il va peut-être pouvoir repartir avant que tout cela ne vire au cirque. Par la suite, Scotland Yard nommera un relationniste pour s'occuper du dossier et il pourra ainsi abattre son boulot dans le calme.

Car il faudra s'y mettre, et vite. Il faudra d'abord établir l'emploi du temps de Dalliwell, interroger ses plus récentes fréquentations, faire tous les recoupements habituels. Dalliwell s'adonnait-il souvent à ce genre de jeu ? En apparence, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Eddie aura voulu se payer du bon temps, mais il n'aura pas manié la corde avec assez de doigté. L'inspecteur referme son calepin.

Avant de donner congé à la gouvernante, il lui demande :

— Vous voulez bien faire le tour de l'appartement avec monsieur Cossett pour vérifier qu'il ne manque rien ?

La femme quitte la pièce avec l'adjoint. Le regard de McTavish se porte ensuite sur le cellier. S'il buvait du Sassicaia tout seul, qu'est-ce qu'il risque d'y avoir là-dedans ? Henry ouvre la porte pour y jeter un coup

d'œil. *Grands dieux! Ce Dalliwell avait du goût, et des moyens!*

Une telle concentration d'étiquettes de prestige lui donne le tournis. L'inspecteur a lui-même un faible pour le nectar des dieux. Chaque été, avec Rose, ils louent une maison en France, à Bergerac, et passent leurs vacances à butiner tranquillement d'un vignoble à l'autre. S'ils vivent dans un confort certain, ils n'ont toutefois pas les moyens de se payer des Château Margaux 1945 ou des Brane-Cantenac 1961. Fasciné, McTavish consulte le registre des vins déposé sur le comptoir. À côté de chaque grand cru figurent des notes de dégustation détaillées, la date à laquelle la bouteille a été bue, le menu qui l'accompagnait ainsi que le nom des convives qui étaient présents. En feuilletant les pages, l'inspecteur voit défiler une bonne partie du cabinet du Workers Party, de même que de nombreux hommes d'affaires, starlettes et autres célébrités mineures. Bien branché en plus, ce Dalliwell. McTavish referme la couverture de cuir et retourne au salon.

Son assistant l'y rejoint bientôt :

— Tout a l'air beau, Henry.

— Avant de partir, assure-toi de comparer les bouteilles du cellier avec le registre, dans la cuisine. Et emporte une copie des cassettes vidéo de surveillance du hall d'entrée enregistrées depuis hier matin.

McTavish se tourne vers ses hommes.

— S'il vous plaît, j'aimerais avoir votre attention quelques instants.

Après que le silence est tombé et que tous les visages se sont tournés vers lui, l'inspecteur prend le temps de regarder chacun d'entre eux droit dans les yeux. Il s'attarde particulièrement au regard de Clyde O'Connor.

— J'aimerais vous rappeler que ce que vous avez vu ici ne doit pas sortir d'ici. La mort d'Edward Dalliwell

risque de faire bien des vagues et je ne veux sous aucun prétexte voir divulguer le moindre détail de cette scène nulle part. Est-ce que c'est bien compris ?

Tous hochent la tête, O'Connor inclus. Satisfait, McTavish donne ensuite une série d'instructions à Cossett pour la suite des choses. En sa qualité d'assistant, c'est lui qui devra y laisser son samedi. Et tant pis si, en plus, il n'a pas dormi de la nuit. Son tour viendra bien assez vite.

N'empêche, en prenant congé, McTavish perçoit dans le regard cerné de son assistant plus qu'une pointe d'envie : ce qu'il ne donnerait pas pour retourner tranquillement à la maison se taper une bonne petite sieste !

Henry, lui, n'a nullement envie d'aller dormir. Il se rappelle que sa Lotus est due pour un changement d'huile et il décide sur-le-champ de passer acheter un filtre et de s'y attaquer tout de suite après le petit déjeuner. En plus de sa Rover, de la Peugeot 504 de Rose et de son épave de Jaguar, McTavish possède également une Lotus Seven jaune et verte qu'il entretient avec un soin maniaque. Il aime particulièrement passer de longues heures dans le garage à s'en occuper ; il trouve dans l'exercice de ses talents de mécanicien un cadre propice à la fois à la détente et à la méditation. Rose a souvent eu à le tirer de là presque par la force pour ne pas souper seule.

Sur le chemin du retour, Henry lui lâche un coup de fil.

— Je m'en viens. As-tu besoin de quelque chose ?

— Peut-être du café, de l'espresso noir, mais ne fais pas de détour seulement pour ça. Alors, c'était vraiment important ?

— Dan a eu raison de m'appeler.

— Comment va le petit ?

Rose ne rate jamais l'occasion de demander des nouvelles d'Oliver, dont elle est complètement gaga, comme si elle était sa troisième grand-mère.

— Il ne dort pas très bien, mais si ça continue comme ça, c'est de Dan dont tu vas bientôt devoir t'inquiéter, répond Henry avec un sourire dans la voix.

LONDRES, LUNDI 13 MARS 2000

Les deux pieds sur son bureau, Dan Cossett finit de manger son sandwich tout en lisant un magazine. Sur la page couverture du *UK Business* trône le visage souriant et satisfait de Tony Wiley, le nouveau pape britannique des affaires. McTavish, lui, ne peut pas piffer ce type, comme tous ceux de son espèce d'ailleurs. Il se méfie comme de la peste des placements boursiers et de ceux qui en font la promotion. Ses années d'enquête à la division des crimes économiques n'ont fait que renforcer ce sentiment. En matière d'investissement, l'inspecteur est carré et pragmatique : il ne croit qu'en ce qu'il peut voir et toucher. À ses yeux, rien ne vaut la brique et le mortier.

— Tiens, Dan, Rose vous envoie ça pour le petit, fait McTavish en entrant dans le bureau avec un sac.

Cossett abaisse son magazine.

— Qu'est-ce que c'est ?

Henry hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Ça doit être à peu près comme d'habitude, j'imagine. Tu connais Rose...

Dan prend le sac et le dépose sur sa serviette sans même y jeter un coup d'œil. Depuis la naissance d'Oliver,

Rose McTavish veille à ce que le petit ne manque surtout pas de camisoles ni de pyjamas. À ce compte-là, Dan et Helen pourront bientôt habiller tous les bébés du Bangladesh au grand complet.

— Tu remercieras Rose de notre part, répond Dan, habitué de rapporter ces petits cadeaux à la maison.

— Bah, tu sais comme ça lui fait plaisir.

Rose et Henry auraient bien aimé avoir des enfants, eux aussi, mais les trois grossesses de Rose se sont toutes terminées par des fausses couches. Après la dernière, trop éprouvés, ils ont décidé d'abandonner. Comme ils n'étaient ni l'un ni l'autre très chauds à l'idée d'adopter, ils se sont résignés à ne pas fonder de famille. À la place, ils ont jeté leur dévolu sur leurs neveux et nièces, qu'ils ont abondamment gâtés. À cet égard, la naissance du petit Oliver, il y a six mois, est arrivée à point nommé puisqu'il ne restait plus de bébé dans la famille.

— Rose demande si ça vous tente de venir manger à la maison dimanche.

Les McTavish et les Cossett se fréquentent régulièrement depuis que Henry a pris Dan sous son aile. Ensemble, ils ont partagé plusieurs *Sunday roasts*. Les McTavish ont beaucoup d'affection pour leurs jeunes amis, et leurs sentiments sont réciproques.

— Dimanche ? Pourquoi pas, on n'a rien de prévu, répond Dan. Je vais confirmer avec Helen.

— Alors c'est parfait.

Henry dépose sa serviette sur sa chaise et enlève son pardessus. En se plantant devant son bureau, il a un moment de découragement. Il faudrait bien qu'il se décide à y faire un petit peu de ménage un de ces quatre. Son espace de travail n'est qu'un magma informe de papiers, de chemises de toutes les couleurs et de dossiers éventrés empilés en colonnes instables. Une vraie catastrophe. Surtout que, juste en face, le bureau de Dan

est un modèle d'ordre. Chaque soir avant de partir, son adjoint le débarrasse systématiquement de tout objet, à l'exception d'un portrait de sa petite famille. Une version ménagère de *good cop*, *bad cop*, en somme : *clean cop*, *messy cop*. C'est plus fort que McTavish, mais chaque fois qu'il s'apprête enfin à tout ranger, il trouve quelque chose de mieux à faire. À tous ceux qui lui reprochent son désordre, McTavish oppose invariablement – en s'assurant d'emprunter un ton qui n'invite pas à la réplique – qu'on ne l'a pas engagé pour faire du ménage. Et tant pis pour les apparences. Dans les anciens locaux de Scotland Yard, plutôt sombres et lugubres, son raffut était facile à dissimuler. Suffisait de fermer la porte. Dans les bureaux de New Scotland Yard, par contre, c'est impossible. Depuis cinq ans, les deux enquêteurs partagent un grand bureau aux cloisons de verre qui donne sur un vaste espace aéré, un aménagement censé refléter les valeurs renouvelées de l'organisme : transparence et ouverture. McTavish aime bien, même si on évite carrément son coin d'étage lorsqu'on fait visiter la boîte à des invités de marque.

— Et ici, qu'est-ce qu'on a de nouveau ?

— O'Connor nous a envoyé son rapport d'autopsie ce matin, répond Dan tout en mâchant sa dernière bouchée.

— As-tu eu le temps de le lire ?

— Pour l'essentiel, oui.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— Que ce n'est peut-être pas aussi simple qu'on le pensait, dit Cossett en se levant pour aller fermer la porte de leur bureau.

Lui et McTavish sont plutôt du genre à craindre les oreilles indiscretes.

— Le rapport relève plusieurs éléments troublants, reprend Cossett en revenant vers son patron.

— Par exemple ?

— Son sang contenait des traces d'alcool, environ 30 mg par 100 ml.

— La bouteille de vin était aux deux tiers vide... Ça colle, non ?

— Oui, sauf que dans le vin qui restait dans l'estomac, il y avait aussi du Viagra et de l'ecstasy alors qu'il n'y en avait aucune trace dans son sang.

— Du Viagra et de l'ecstasy ?

— J'ai envoyé quelqu'un vérifier chez Dalliwell : on en a effectivement trouvé dans sa pharmacie.

— Mais rien dans son sang...

— Non. L'autopsie a aussi permis de relever des marques de pression sur son cou, différentes de la blessure causée par la corde. Des marques plutôt fines, qui auraient pu être faites par une prise ferme des mains, les pouces joints sur la pomme d'Adam, comme ceci, fait-il en mimant le geste au profit de Henry.

Ce dernier fronce les sourcils et lui fait signe de continuer.

— En plus, son pénis n'avait pas été tripoté. S'il s'était masturbé, comme le laissait supposer la scène, les tissus de son sexe en auraient porté les marques. Mais ce n'était pas le cas.

— Qu'en est-il des mesures ?

— De son sexe ?

Dan n'a pas pu résister.

— Couillon, fait Henry en esquissant un sourire.

— Dalliwell mesurait cinq pieds quatre pouces très exactement, reprend Dan sur un ton plus sérieux. En montant sur la chaise, qui faisait dix-huit pouces, en levant le bras, treize pouces de plus, et en se dressant sur la pointe des pieds, il pouvait au maximum atteindre huit pieds quatre pouces. Or, l'anneau d'ancrage du lustre est à neuf pieds. Il n'a donc pas pu nouer la corde lui-même. Du moins pas sans utiliser un outil quelconque pour allonger sa portée, mais on n'a rien trouvé sur place.

— Une mise en scène ?

— Ça y ressemble.

Henry approuve les déductions de son adjoint. *Et s'il n'y avait pas de trace des deux drogues dans son sang, c'est sûrement parce qu'on a essayé de lui faire avaler les comprimés juste avant de le tuer.*

— Qu'on ait assassiné Dalliwell est une chose. Qu'on l'ait fait en montant une pareille mise en scène en est une tout autre.

— Ça, Henry, c'est vraiment une conclusion pénétrante ! Vous permettez que je la prenne en note, chef ? avance un Cossett moqueur.

— Qu'est-ce que tu as aujourd'hui, toi ?

— Excuse-moi, Henry, c'est probablement parce que j'ai bien dormi la nuit dernière. Ça ne m'arrive pas souvent ces temps-ci, ça me rend euphorique.

— Tu m'en vois très heureux ! Maintenant, si on revenait à nos moutons ?

— OK. Visiblement, on a assassiné Dalliwell de cette manière plutôt humiliante pour passer un message à d'autres : attention, si vous déconnez, la même chose pourrait bien vous arriver.

— Reste à déterminer la composition de cet auditoire sélect.

— Sans parler du motif du meurtre.

— Est-ce que c'est tout du côté de l'autopsie ?

— Pas mal, oui. De mon côté, j'ai vérifié les bouteilles de vin. Si l'on se fie au registre, il en manquerait une. Un...

Dan consulte les notes de son calepin.

— ... Palmer, Château Palmer 1945.

McTavish manque de s'étouffer.

— Un Palmer 1945 ? Tu sais ce que ça vaut, ça ?

— Moi, le vin, Henry...

Ce dernier ne connaît que trop l'indifférence de son protégé pour cette boisson divine. Malgré le fait qu'il

réserve toujours une bonne bouteille de rouge pour accompagner les rôtis de Rose – il a un faible pour les vins de Saint-Émilion, bien tanniques mais également ronds et souples –, à son grand découragement, Dan s'accroche invariablement à sa pinte de Guinness.

— C'est le prix d'une petite voiture japonaise.

— Pour du vin ? Faut être fêlé !

McTavish ne sait pas vraiment quoi penser de ce dernier élément. Au mieux, cela signifie que le ou les assassins sont des œnophiles avertis. Au pire, Dalliwell aura oublié de noter la dégustation de ce cru d'exception. N'empêche, une telle bouteille, ce serait quand même étonnant. Pour l'instant, il se contente d'en prendre note.

— Tu as les bandes vidéo de l'immeuble ?

— J'ai déjà commencé à les visionner. Ça ne sera pas facile. L'image est très mauvaise.

— L'enquête au complet ne sera pas facile, Dan.

Juste comme tombe cette dernière réplique, le téléphone de McTavish se met à sonner. Il consulte l'afficheur : ça vient du *Deputy Commissioner* Alistair Holton, le grand patron. Henry se doutait bien que la direction ne mettrait pas de temps à s'intéresser à cette affaire.

— Henry McTavish.

— Henry, Holton. Qu'est-ce qu'on a sur Dalliwell ?

Comme d'habitude, le *Commissioner* ne perd pas de temps avec les politesses.

McTavish entreprend de lui décrire les circonstances particulières du décès de l'avocat en prenant bien soin de brosser un portrait prudent de la situation. Il se contente d'évoquer le suicide accidentel comme principale hypothèse de travail, même s'il est déjà convaincu d'avoir affaire à un meurtre – tous les éléments convergent. Mais il ne veut surtout pas ameuter le grand fromage. En effet, il perçoit une nervosité mal dissimulée dans la voix de ce dernier. Edward Dalliwell était une figure

publique bien branchée sur les milieux politiques ; McTavish serait prêt à parier que le patron a déjà reçu plusieurs coups de fil à son sujet et qu'il est déjà obligé de faire une gestion serrée de l'aspect relations publiques du dossier. Holton lui donne vite raison :

— Je ne veux surtout pas d'un dérapage médiatique.

— Jusqu'à maintenant, les choses vont plutôt bien de ce côté.

En effet, la presse britannique fait preuve d'une étonnante retenue. Elle s'est contentée, dans son édition du dimanche, d'annoncer le décès d'Edward Dalliwell, OBE, « ... chez lui dans des circonstances non précisées... » et d'en brosser un portrait factuel. Sans plus. McTavish ne se fait toutefois pas d'illusions. Il est convaincu que cette retenue tient davantage du manque d'information que de la vertu.

— Oui, eh bien, plus tôt on fermera ce dossier, mieux ça vaudra. Il ne faudrait surtout pas créer de controverse avec un malheureux accident.

— Je ferai mon possible, *Commissioner*, fait McTavish avant de raccrocher.

Accident, pense McTavish, *attendez un peu qu'on vous confirme le meurtre. Ça, ça va les remuer, vos petits amis politiques!*

À cette pensée, McTavish ne peut réprimer un sourire. La perspective de voir la haute gomme de Scotland Yard patauger n'est pas sans lui causer un certain plaisir. L'inspecteur lui reproche depuis des années d'être insensible aux dures réalités du terrain en plus d'être totalement inféodée à la gent politicienne. Dans le bon vieux temps, Scotland Yard ne se laissait pas influencer de la sorte par cette racaille, alors que maintenant on se fend en quatre pour combler ses moindres désirs. Le coup de fil de Dan, il y a deux jours, l'a indisposé au plus haut point. Se faire déranger un samedi — à son âge, il avait l'impression d'avoir assez donné.

Mais maintenant qu'il sait que cela lui fournira probablement l'occasion de bouffer du politique, il a changé d'avis : le cas s'annonce juteux et l'intéresse de façon prodigieuse.

Dan a remarqué le changement d'expression dans le visage de son patron.

— Qu'est-ce qu'il y a, Henry ?

— Cette enquête ne sera pas facile, Dan, mais je crois qu'elle risque d'être assez amusante...

LONDRES, MARDI 14 MARS 2000

— Comment ces renseignements ont-ils pu aboutir dans ce torchon ! ?

Vert de rage, le *Deputy Commissioner* Holton brandit un exemplaire du *Sun* au visage de Henry McTavish.

« KINKY EDDIE ! »

titre le *Sun* en gros caractères sur six colonnes. En dessous se trouve une photo format géant du visage d'Edward Dalliwell arborant un sourire espiègle et un clin d'œil complice. De très bon goût, comme d'habitude.

McTavish prend la copie du tabloïd et parcourt les deux pages consacrées à la nouvelle. À sa grande déception, tout y est. Les détails sur la pendaison, le câble de nylon attaché au lustre, l'accoutrement de cuir sado-maso, les chaînes, même la sorte de vin que l'avocat buvait. *Foutu Scotland Yard, toujours la même maudite passoire!* pense-t-il en déposant le torchon sur le bureau de Holton.



MICHEL JOBIN...

... est né en 1968 à Chicoutimi. Détenteur d'un baccalauréat en actuariat de l'Université Laval, il travaille quelques années dans ce domaine avant de s'intéresser à l'informatique et de fonder une petite boîte de consultation. Observateur attentif et souvent amusé des milieux économiques et financiers, il écrit des thrillers qui mettent en scène leurs nombreuses dérives. *La Trajectoire du pion*, son premier roman, lui a permis de remporter le prix 2002 du Salon du livre du Saguenay-Lac Saint-Jean, catégorie fiction.

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

- | | | |
|-----|--|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyraaël -1) | Élisabeth Vonarburg |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyraaël -2) | Élisabeth Vonarburg |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyraaël -3) | Élisabeth Vonarburg |
| 006 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 008 | <i>Lames soeurs</i> | Robert Malacci |
| 009 | <i>SS-GB</i> | Len Deighton |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyraaël -4) | Élisabeth Vonarburg |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1) | Francine Pelletier |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyraaël -5) | Élisabeth Vonarburg |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i> | Esther Rochon |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 015 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2) | Francine Pelletier |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 018 | <i>Tigane -1</i> | Guy Gavriel Kay |
| 019 | <i>Tigane -2</i> | Guy Gavriel Kay |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3) | Francine Pelletier |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i> | Esther Rochon |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i> | Guy Gavriel Kay |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i> | Joël Champetier |
| 026 | <i>Chronoreg</i> | Daniel Sernine |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i> | Joël Champetier |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i> | Yves Meynard |
| 030 | <i>Ad nauseam</i> | Robert Malacci |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F) | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1) | Natasha Beaulieu |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i> | Jacques Côté |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i> | Maxime Houde |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i> | Leona Gom |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 038 | <i>Firestorm</i> | Luc Durocher |
| 039 | <i>Aliss</i> | Patrick Senécal |
| 040 | <i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 041 | <i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |

042	<i>Gueule d'ange</i>	Jacques Bissonnette
043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Sénécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Sénécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Sénécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Sénécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

Extrait de la publication

LA NÉBULEUSE INSIEME
est le cent troisième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en mai 2010
pour le compte des éditions



Londres, 11 mars 2000. Henry McTavish, de Scotland Yard, est chargé d'enquêter sur la mort d'Edward Dalliwell, un avocat réputé. Dalliwell, qui était célibataire, a été trouvé pendu dans sa riche demeure, vêtu d'un costume de sado-maso. Suicide ou accident?

La Nébuleuse *iNSIEME*

Bangkok, 19 mars 2000. L'inspecteur principal Togliatti Marchesi, de la Police royale de Thaïlande, est aux prises avec une affaire délicate: le ministre Surayud Kontho, un des hommes les plus influents du pays, est mort dans un bordel de luxe de la capitale, une seringue plantée dans le bras. Accident ou meurtre camouflé?

Montréal, 28 mars 2000. Mario Gingras, surintendant de la GRC, accompagne McTavish chez Robert Poirier, un avocat influent de la métropole avec qui travaillait Dalliwell. Or, Simon Léonard, le jeune patron du SCRS au Québec, s'intéresse à la multinationale pour laquelle travaille Poirier.

Londres, 3 avril 2000. Quand McTavish apprend qu'un certain inspecteur Togliatti Marchesi tient à lui parler, il ne se doute pas que son enquête va soudain prendre une tout autre direction, qui va le mener inévitablement vers de terribles ennuis, mais surtout une découverte stupéfiante: celle de la nébuleuse *iNSIEME*!

TEXTE INÉDIT



9 782896 154111

16,95 \$

10,90 € TTC

Extrait de la publication

